DISSERTATION

N° 311.

SUR

L'IMAGINATION;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1.er décembre 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR HIPPOLYTE-NOËL OBEUF, de Courrières,

Département du Pas-de-Calais;

Ancien Elève des hôpitaux de Lille; Elève couronné de l'Ecole académique de Botanique de la même ville; Membre affilié de la Société médicale d'Instruction de Paris.

On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt; mais celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, doit avoir sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs. LA BRUYÈRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Président.*
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE.

H. N. OBEUF.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0010vari_i9i2

DISSERTATION

SUR

L'IMAGINATION.

On nomme *imagination* cette faculté qu'a l'homme d'arranger, de coordonner, de rapprocher, de séparer et de combiner les images reçues par la *mémoire* et la *sensibilité* (1) pour en former des idées nouvelles ; l'imagination, ou plutôt la possession plus ou moins grande de cette faculté, est tout à fait indépendante de nous ; on doit la regarder comme le produit d'une disposition particulière de nos organes.

On s'est beaucoup occupé des causes premières de l'imagination ; *Aristote, Pytaghore, Socrate, Platon, Locke, Abélard, le père Bouhours, Malebranche, Descartes* et beaucoup d'autres auteurs, ont cherché à déterminer par quelle cause et par quel moyen il se faisait

(1) On nomme *mémoire* cette faculté qu'a l'homme de pouvoir se représenter les choses qui sont venues frapper ses sens ; c'est le tableau des sensations, des idées et des sentimens passés. La sensibilité au contraire est cette faculté qui nous fait percevoir les sensations et les sentimens qui nous affectent actuellement. On nomme *sensations* la connaissance intérieure que nous procure le contact des choses qui nous entourent, sur les organes de nos sens. Les *sensations*, lorsqu'elles ont eu lieu, nous donnent ce qu'on a appelé des *perceptions*. Les *perceptions* sont retenues par la *mémoire* qui, lorsque nous le voulons, nous en reproduit les *images* ; l'action de combiner ces *images* pour en composer des idées nouvelles forme ce que nous nommons *l'imagination*.

que nous *imaginions* ; mais toutes les théories, toutes les hypothèses qu'ils ont émises sont autant puériles que ridicules ; qu'importe en effet au médecin que ce soit *une portion de la Divinité siégeant en nous, ou que ce soit l'ame, le fluide nerveux, qui, modifiés par des miroirs, par des canaux, par des tubes, etc.*, nous procure ce que nous nommons *l'imagination ;* il est bien plus important pour lui, ainsi que pour le philosophe, de connaître la puissance de l'imagination sur l'économie animale, et surtout de chercher à approfondir les causes qui diminuent ou augmentent cette faculté. En étudiant les choses qui influent sur l'imagination, on parviendra peut-être à connaître celles qu'il faut éloigner, pour que cette faculté n'influe pas d'une manière nuisible sur l'économie, et si l'on parvient par là à prévenir quelques maladies, ne se sera-t-on pas rendu plus utile à l'humanité que celui qui se serait efforcé de donner une théorie inutile ou une hypothèse qui ne servirait à rien ?

J'ai dit que l'imagination était cette faculté qui nous permettait de reproduire, sous de nouvelles formes, les images reçues par la mémoire et la sensibilité ; or, comme la mémoire aussi-bien que la sensibilité, ne nous reproduisent que les images des choses qui sont venues frapper ou qui frappent actuellement nos sens, il s'ensuit naturellement que nous ne pouvons imaginer que des choses semblables à celles qui ont déjà agi sur nos sens : c'est ainsi, par exemple, que l'aveugle de naissance ne peut imaginer des couleurs, et que le sourd ne peut comprendre comment il se fait que son camarade qui est musicien, reste dans une sorte d'extase en entendant exécuter une symphonie.

Sans vouloir dire, comme *Adisson*, que la vue est le seul sens qui fournisse des idées à l'imagination, je dirai cependant que la vue, n'étant autre chose qu'un toucher extraordinairement étendu, doit enrichir l'imagination plus que tous les autres sens ensemble. Un aveugle de naissance peut être doué d'un très-grand génie ; mais, toutes choses égales d'ailleurs, il n'aura jamais l'ima-

gination aussi vive que celui qui y verra bien, par la raison bien simple que ses sensations ne sont pas aussi nombreuses. Le goût, au contraire, est le sens qui fournit le moins matière à l'imagination. Faut-il des exemples pour prouver ce que je viens d'avancer: Voyez ce gourmand! il savoure à table les mets les plus recherchés ; il y boit avec délices les vins les plus exquis ; il épuise tous les moyens propres à satisfaire l'amour de son ventre ; mais lorsqu'il quitte la table, parce que ces mêmes mets, qui lui faisaient éprouver tant de jouissances, l'instant d'avant, lui répugnent, maintenant que le besoin est satisfait, il ne lui reste du plaisir qu'il a éprouvé, que le regret de ne pouvoir manger de nouveau. Le sens du goût étant pour le moment éteint chez lui, son imagination ne peut plus lui faire éprouver la sensation qui lui avait fait goûter tant de plaisir.

Voyez, au contraire, cet amant qui vient de quitter une personne dont la beauté et les grâces ont fait sur lui l'impression la plus profonde ; il se retire dans un bois solitaire ; il croit être seul, mais son imagination lui retrace bientôt les traits de celle qu'il aime; il se retrouve avec elle, il revoit cette taille enchanteresse ; il lui semble encore tenir cette main qu'il vit trembler dans la sienne ; il croit voir ces lèvres vermeilles qui, s'entr'ouvrant légèrement, lui ordonnaient de se retirer, lorsque les plus beaux yeux du monde lui lançaient un regard qui lui accordait son pardon. Son cœur bat avec violence en songeant au vermillon qui colorait les joues de son amie; ivre d'amour, il veut se promener croyant se soustraire aux sensations qui le font souffrir à force de jouissances; mais la vue des oiseaux qui se caressent, les danses des villageois qu'un accord mutuel rend heureux, tout le rappelle à ses premières idées, et l'image de celle qu'il adore ne le quitte que lorsque le temps, en diminuant sa mémoire et sa sensibilité, a diminué en même temps la vivacité de son imagination.

Diderot a voulu mal à propos distinguer une imagination active et une imagination passive : il dit que l'imagination active n'est

autre chose que la mémoire embellie de couleurs plus vives. Pourquoi faire cette distinction, puisqu'elle n'existe pas réellement? Nous avons vu une chose qui nous a plu; elle nous a fait éprouver de doux sentimens; nous nous la rappelons, et comme l'esprit, dit Diderot, ne saurait rien ajouter au plaisir qu'elle nous a fait; nous nous rappelons cette chose telle que nous l'avons vue. Ceci est bien vrai, mais en même temps notre esprit ne manque pas d'examiner tous les objets qui sont liés par quelques rapports à ceux qui nous enchantent; et dans ce cas, notre mémoire, qui d'abord avait été mise en action, a produit ensuite ce que nous avons dit qu'on nommait *imagination*. Diderot, en admettant une imagination active, a pris certainement la cause pour l'effet (1).

Bien que le génie, comme je l'ai dit précédemment, soit un don qui nous vient de la même source que les autres facultés, il nous est cependant possible d'obtenir plus d'imagination par l'exercice que nous en faisons, que nous n'en aurions en la laissant dans l'inaction : nous voyons tous les jours que c'est en exerçant nos sens que nous parvenons à les perfectionner. Il y a, par exemple, une bien grande différence entre l'oreille de ce musicien qui distingue la moindre partie d'un ton, et celle de ce sauvage que le bruit du tambour amuse plus qu'une douce mélodie. Or, l'imagination étant cette faculté qui nous permet de faire renaître les images reçues par les sens, il s'ensuivra que, plus les sens auront été frappés vivement, plus les images seront vives, et plus l'imagination conséquemment aura de vivacité.

---

(1) Le ranz des vaches, qui a une action si puissante sur les Suisses, qu'ils deviennent nostalgistes lorsqu'ils l'entendent, ne produit cet effet que parce que cet air national les fait penser à leur pays. Il n'aurait certainement pas une action aussi extraordinaire, si leur mémoire seule était mise en action; mais comment leur mémoire seule pourrait-elle leur rappeler leur pays, sans que leur imagination vienne leur rappeler aussi les images du bonheur qu'ils y ont goûté?

La nature des images que notre imagination nous fournit est presque toujours déterminée par celle du sentiment que nous éprouvons particulièrement ; si ce sentiment est agréable, nous éprouvons des illusions riantes et flatteuses ; est-il au contraire pénible, nos idées, nos pensées, nos images sont affreuses, et nous sommes forcés de regretter d'avoir une faculté qui nous rappelle ces sensations pénibles. Ce même phénomène a lieu jusque dans le sommeil : nos rêves sont gais ou tristes, selon l'espèce de sentiment qui nous affecte.

A la longue, nos sens finissent par s'émousser, et à peine si les choses qui agissaient si puissamment sur nous peuvent encore nous émouvoir ; notre mémoire s'affaiblit en même temps que notre sensibilité ; et c'est alors que l'auteur si justement célebre ne donne plus que de mauvais ouvrages, parce qu'il ne sent plus assez vivement, parce que sa mémoire ne lui rappelle plus qu'imparfaitement les images qu'il embellissait si joliment autrefois. Cette règle peut offrir quelques exceptions ; on a vu Voltaire, et nous voyons encore M. Ducis, cultivant les muses avec succès quoique dans un âge très-avancé ; mais pour un Voltaire et pour un poète comme M. Ducis, combien ne trouvons-nous pas d'auteurs qui, comme le Tasse, voient s'évanouir leurs talens avec leur vigueur !

Si les sensations influent entièrement sur l'imagination, l'imagination à son tour influe sur les sensations. Si nous embrassons un parent que nous aimons, notre bouche n'éprouve presque d'autre sensation que celle du toucher ; au lieu de cela, examinons ce qui se passe en nous lorsqu'après avoir passé plusieurs jours à nous représenter l'image d'une femme adorée, nous sommes assez heureux pour en obtenir un baiser quand nous la revoyons. Ce n'est plus un simple toucher de nos lèvres ; notre imagination semble avoir transporté un brasier sur le sens du toucher ; c'est le feu, le feu sacré de la nature que nous y sentons ; tous nos autres sens semblent s'émouvoir pour augmenter le plaisir que nous procure ce toucher voluptueux ; notre cœur lui-même

semble vouloir s'élever sur nos lèvres ; ses battemens s'arrêtent un instant ; mais bientôt, en chassant le sang avec plus de force, il fait circuler dans tout le corps l'espèce d'ivresse dans laquelle nous venons d'être plongés. Le sens du toucher dans cet exemple est toujours le même ; notre imagination seulement a changé nos sensations.

C'est en influant sur nos sensations que l'imagination dirige quelquefois nos goûts, nos désirs, nos démarches ; c'est elle qui, en excitant le sens du goût, nous fait venir la salive à la bouche, lorsque nous songeons à un mets qui nous plaît ; c'est elle qui nous fait quelquefois désirer des substances très-singulières en nous les peignant sous les couleurs les plus séduisantes ; c'est aussi l'imagination qui nous éloigne parfois des choses les plus aimables, parce qu'elle nous les fait voir sous les dehors les plus hideux et les plus repoussans. L'imagination agit même souvent sur quelques-unes de nos actions indépendantes de notre volonté. Un enfant qui écoute raconter une histoire qui l'intéresse est attentif à la moindre partie du récit qu'il entend ; il pâlit, il tremble, il frissonne aux passages qui seraient pour lui un sujet d'effroi, s'il se trouvait à la place de celui dont on lui parle ; ses larmes coulent malgré lui, sa respiration est retardée, son pouls bat avec lenteur. S'il est ensuite obligé de se retirer seul le soir dans sa chambre, tout lui fait peur, il prête une oreille attentive, il croit voir des fantômes, il tremble, il frissonne, et quoiqu'il sache bien qu'il n'a rien à craindre, il tombe même en syncope au moindre petit bruit qu'il entend.

L'imagination réagit, et à quelquefois une action très-puissante sur nos organes et sur leurs fonctions. « Voyez, dit *Tourtelle*, ce jeune homme en qui la vie surabonde, et qu'une imagination ardente a fait voltiger, durant la veille, de beautés en beautés ; il croit donner de tendres baisers à celle qui a le plus excité ses désirs amoureux ; ses membres éprouvent le trémoussement du plaisir, et il en épuise la coupe comme s'il jouissait réellement ;

les marques en sont certaines, et il ne peut les méconnaître à son réveil.»

Mais si l'imagination influe ainsi sur nos sens, sur nos organes, sur nos fonctions, sur nos goûts, nos désirs, nos mouvemens involontaires, etc., quelle action étendue ne doit-elle pas avoir dans l'économie, puisqu'à leur tour nos sens, nos goûts, nos fonctions, etc., agissent sur notre imagination! Les dérangemens qui doivent survenir dans leurs rapports, doivent certainement être d'autant plus nombreux, que ces rapports eux-mêmes le sont davantage entr'eux. Je me servirai de ces considérations pour faire voir bientôt combien est grand le pouvoir de l'imagination, tant pour occasionner quelques maladies que pour en guérir quelques autres.

De même que certaines dispositions du corps augmentent ou diminuent notre sensibilité, certaines dispositions peuvent faire varier aussi la forme et l'étendue de notre imagination. Quelle différence, par exemple, entre les idées d'un jeune époux sur le point de jouir de la femme à laquelle il vient d'être uni, et celles qui l'occupent dans le moment qui suit celui où il a été heureux? Aux violens transports qui l'agitaient a succedé une passion plus calme; il adore toujours son épouse; mais ce n'est plus cet amour qui n'écoutait que la voix de la nature; son cœur s'agite bien encore en pressant contre son sein celle qui fit son bonheur, mais son esprit écoute maintenant les conseils de la raison; les caresses qu'il prodigue sont plus douces, plus affectueuses; elles partent toutes du cœur, et son imagination, recueillie dans une tendre volupté, erre avec délices sur les objets qui viennent d'enchanter ses sens.

Il est encore un grand nombre d'autres causes qui peuvent influer sur notre imagination pour lui donner une direction et une étendue particulière. Ces causes sont surtout, l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, les institutions civiles et les coutumes des peuples, le régime, enfin les circonstances de la vie. Nous

allons successivement considérer l'influence de ces différentes choses sur l'imagination.

L'âge. L'homme, lorsqu'il est encore enfant, s'occupe davantage d'exercer son corps que son esprit. A cet âge, il pense peu, réfléchit encore moins, et ne médite jamais (1). Si parfois sa mémoire lui rappelle l'image d'une chose qui a frappé ses sens, une nouvelle sensation vient le ramener à ses plaisirs ; il a trop de nouvelles sensations à éprouver ; il n'a pas le temps d'imaginer ; il faut le forcer à rester tranquille et à travailler beaucoup, si l'on veut qu'il imagine quelque chose ; car, sans cela, sa mémoire ne lui fournit que des idées ; il n'a point d'imagination.

L'homme arrive ainsi à la puberté. C'est alors que les organes sexuels se développent, et qu'il naît en nous un nouveau mode de sensibilité. C'est à cet âge que nous éprouvons le besoin de nous unir à un autre sexe. Comme je l'ai déjà dit, la nature des images fournies par notre imagination est presque toujours déterminée par la nature du sentiment que nous éprouvons particulièrement ; il n'est donc point étonnant que nos pensées se dirigent alors vers l'amour ; que nos idées fassent entrer en action les organes de la génération, et que ceux-ci, à leur tour, éveillent nos idées en décidant des affections morales analogues à la nature de leurs fonctions.

Après la puberté, l'homme arrive à l'âge viril. A cet âge, on n'éprouve presque plus de sensations nouvelles ; le génie se trouve dans toute sa force. C'est alors que, non content de doubler ses plaisirs par son imagination, l'homme éprouve encore le besoin de faire participer ses semblables à toutes les sensations qu'il éprouve ; c'est alors que naissent les œuvres de Corneille, de Voltaire, de Racine.... C'est alors.... Mais ma plume est trop faible pour tracer un aussi grand tableau !

---

(1) *Marat.*

Cet âge se passe, et l'homme arrive à cette époque où ses organes se sont trop habitués aux sensations, et où il n'éprouve presque plus aucun plaisir. Mais alors le souvenir de ses jouissances passées vient diminuer la peine qu'il éprouverait de ne plus pouvoir en éprouver de nouvelles. Examinons ce bon papa à qui les années n'ont point enlevé la santé ; voyons-le au milieu de sa famille et de ses amis boire au souvenir de ses anciens plaisirs ; un vin généreux ranime son imagination ; il s'égaie, il sourit à sa *respectable* compagne ; il l'embrasse avec un feu dont il ne se croyait plus capable ; il lui prodigue des caresses, et la nuit ne manquera pas de ramener quelques nouvelles scènes que son imagination seule aura déterminées. N'est-il pas encore heureux pour quelques instans, celui qui peut ainsi enlever au temps quelques jouissances!...

Le sexe.

L'influence qu'exercent les sexes sur l'imagination est très-puissante : je vais tâcher d'en donner un aperçu, qui prouvera que ce n'est pas seulement dans les formes extérieures qu'il existe une différence marquée entre l'homme et la femme.

La femme est extrêmement sensible ; elle a, par cela même, une imagination très-vive ; mais cette sensibilité livre son esprit aux impressions d'un trop grand nombre d'objets : il s'ensuit une mobilité dans les idées, qui y occasionne une foule de déterminations bientôt détruites les unes par les autres (1). Toujours, en effet, la femme éprouve des sensations nouvelles, et toujours elle les sent avec la même force ; chaque instant est donc pour elle un instant nouveau qui vient lui faire percevoir des sensations nouvelles, et chaque instant doit conséquemment donner à son imagination de nouvelles images à se représenter. Toujours l'esprit de la femme est vif, pétillant, inconstant même ; il ne peut donc pas avoir le temps de s'arrêter sur un objet pour le considérer ;

(1) *Roussel.*

le besoin de sentir la force à passer de suite à un autre objet. Aussi la coquetterie, le désir de plaire, le goût de la parure, les occupations frivoles, et particulièrement tout ce qui a quelques rapports avec l'amour (1), sont ils les principaux objets que la femme embellit tour à tour des charmes de son imagination. Des contes, des romans, des vers tendres et pétillans d'esprit, mais où l'on reconnaît toujours l'inconstance du sexe qui en est l'auteur : voilà à peu près tout ce que l'imagination des femmes peut enfanter ; il faut ajouter le talent d'improviser, que la grande facilité qu'elles ont de parler, jointe à la vivacité de leurs sensations, leur accorde quelquefois (2). La femme a beau faire pour tâcher de s'élever au-dessus de ses productions, la mobilité de ses idées l'empêchera toujours de pouvoir se livrer aux arts d'invention qui ont besoin de génie, ou de pouvoir cultiver les sciences qui demandent ce que je nommerais volontiers une *imagination réfléchie*. La femme enfin est faite pour sentir ; mais elle ne saurait créer (3).

Quelles différences l'imagination ne nous offre-t-elle pas lorsque nous la considérons chez l'homme ! Celui-ci, il est vrai, étant moins sensible que la femme, doit avoir l'imagination moins vive qu'elle ; mais l'homme n'est point inconstant dans ses idées ; il a la faculté de se représenter plusieurs fois les sensations qu'il a éprouvées ; il peut les examiner dans tous les sens ; il peut conséquemment les méditer ; il peut d'ailleurs suppléer à la sensibilité qui lui manque par un jugement profond ; et cet être privilégié sait encore augmenter les sensations qu'il a reçues par son raisonnement ; combien ne doit-il donc pas l'emporter sur la femme par le nombre

---

(1) L'amour n'est qu'un épisode de la vie de l'homme ; c'est l'histoire toute entière de la vie de la femme, dit madame de Staël.

(2) Nous connaissons combien Corinne, Sapho et plusieurs autres femmes ont excellé dans ce genre de talent.

(3) *Roussel.*

et la variété de ses sublimes conceptions ; et serait-ce donc à tort que je dirai, qu'autant l'imagination de la femme est vive et légère, autant celle de l'homme est étendue et *réfléchie ?* (1)

C'est la faculté qu'a l'homme de pouvoir raisonner ses sensations et de pouvoir les méditer qui lui accorde le pouvoir exclusif de cultiver les sciences les plus abstraites, d'exceller dans les arts d'invention, et de faire paraître en tout la supériorité de son génie. L'homme étant enthousiaste de tout ce qui lui paraît grand, et recherchant avec avidité tout ce qui peut flatter son amour-propre, dirige particulièrement son esprit et son imagination vers l'amour qu'il a pour la gloire. Ai-je besoin de dire jusqu'où peut s'étendre son génie, qui sans cesse donne naissance à de nouveaux objets ? N'excuse-t-il pas l'opinion du père Malebranche, qui le regardait comme une portion de la Divinité ?

L'imagination de l'homme et celle de la femme sont si différentes l'une de l'autre, qu'on les reconnaît de suite dans leurs productions. Tout ce qui est délicat, tout ce qui est joli, tout ce qui est aimable est imaginé par la femme; tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, tout ce qui est sublime est créé par l'homme.

Le tempérament.

Quelle influence les tempéramens (2) n'exercent-ils pas sur l'imagination !

L'homme doué d'un tempérament sanguin jouit d'une imagina-

---

(1) C'est cette différence dans le caractère de l'homme et celui de la femme qui faisait dire à une dame fort aimable, dont parle M. *Hallé* : Voulez-vous demander un conseil, suivez de suite celui que vous donnera une femme ; mais attendez plusieurs jours si vous désirez obtenir le conseil d'un homme. Cette dame connaissait la différence qu'il y a entre l'imagination de la femme et le jugement de l'homme.

(2) Je ne prétends pas avancer ici que les quatre tempéramens que j'admets sont les seuls essentiels ; je ne fais que suivre les principes émis dans la plupart des physiologies modernes.

tion vive, brillante et active, qui embellit tous les objets qui frappent ses sens ; tout est riant chez lui ; son imagination ne saurait même pas s'occuper d'objets tristes : le sanguin recherche les plaisirs ; il croit n'être au monde que pour jouir ; l'inconstance et la légèreté semblent être pour lui un besoin autant qu'une jouissance. Quoique bon et généreux, il commet souvent des fautes, parce que son imagination trop active ne lui laisse pas le temps de s'en apercevoir. Les hommes qui sont d'un tempérament sanguin sont, en général, assez ennemis du travail ; malgré leur grande facilité, ils ne sont donc propres ni aux sciences qui demandent de la méditation, ni aux affaires qui exigent des réflexions profondes ; ils cultivent au contraire avec succès la poésie, la peinture, la musique et tous les arts agréables qui exigent de la vivacité et de la légéreté. Ils sont plutôt propres, comme le dit M. le professeur *Richerand*, aux productions brillantes de l'esprit qu'aux sublimes conceptions du génie (1).

L'homme qui est d'un tempérament bilieux n'a pas l'imagination aussi vive ni aussi brillante que celui qui est d'un tempérament sanguin ; mais en revanche il est moins inconstant dans ses idées ; il retient plus long-temps les impressions qu'il a reçues, et il possède beaucoup plus de jugement. Si son imagination n'enfante pas de brillantes saillies et de vives reparties, elle donne naissance à de vastes projets et à des découvertes importantes, fruits de ses méditations. La constance qu'il met dans le travail lui fait acquérir de bonne heure des talens que son peu de facilité semblerait lui refuser ; il dédaigne les arts et les sciences d'agrément, pour s'appliquer de préférence à l'étude des choses abstraites, qui demandent plutôt du travail que de l'imagination ; on ne s'apercevrait même pas qu'il possède la faculté d'imaginer, si des passions violentes ne le forçaient quelquefois d'y avoir recours. Mahomet

(1) L'homme sanguin me semble être le passage qui sépare l'homme de la femme ; comme chez elle, l'amour est la passion dominante.

n'aurait jamais composé l'Alcoran, si l'ambition ne l'avait engagé à vouloir passer pour Dieu.

Le mélancolique jouissant d'une très grande sensibilité doit posséder aussi une imagination vive, et même exaltée. Mais cette faculté, qui est pour le sanguin la source d'une foule de jouissance, est au contraire pour le mélancolique la cause de chagrins presque continuels ; la sensibilité morale, qui est la base de son caractère, fait qu'il se croit toujours le plus malheureux des hommes ; le moindre événement fâcheux est pour lui, non-seulement la cause de craintes mal fondées, mais encore celle d'une foule de peines et de tourmens que son imagination ne fait qu'augmenter. Le mélancolique semble quelquefois cependant se livrer à la joie ; on le voit rire, chanter, être même d'une gaîté folle ; mais tout à coup il s'arrête, il devient silencieux, il est étonné de se trouver si différent de lui-même, et il regrette de s'être livré à la joie ; son imagination lui laisse entrevoir que le plaisir qu'il goûte n'existera bientôt plus pour lui, et le malheureux, bien loin de profiter des momens présens, soupire au contraire après l'avenir, qu'il espère devoir lui être plus favorable, et après le passé, dont il ne peut plus jouir. Propre aux arts, aux sciences, aux études les plus élevées, son imagination ardente le fait distinguer dans tout ce qu'il entreprend ; il réussit en tout, même dans ce qui semblerait surpasser les forces humaines. Aimable et souvent aimé des femmes, il fait les délices des sociétés dans lesquelles il se trouve ; mais, quoique faisant le bonheur de ceux qui l'entourent, il ne peut jamais être heureux lui-même : en effet, quoiqu'il sache qu'il n'est malheureux que parce qu'il est trop sensible, il ne cherche pas à émousser cette sensibilité ; telle est même la force de son tempérament sur lui, que, s'il lui était possible de choisir une âme moins *sentante* que la sienne, il préférerait encore rester tel qu'il est.

Quelle différence nous trouvons en considérant l'homme d'un tempérament lymphatique ! Ce n'est plus, comme chez le mélanco-

lique, une imagination ardente qui va toujours au-delà de l'ordre des choses naturelles ; ce n'est plus un esprit qui imagine toujours plus que la vérité ; c'est au contraire un homme matériel qui possède à peine la faculté de sentir. La mémoire, l'attention, le raisonnement, la sensibilité, tout est faible chez lui, et il est trop ennemi du travail pour pouvoir racheter par l'exercice qu'il pourrait faire de ses facultés celles que la nature lui a refusées. Il semble que l'homme lymphatique n'est fait que pour admirer les autres hommes, sans jamais pouvoir les égaler. On s'explique facilement pourquoi le lymphatique possède si peu d'imagination, l'homme de ce tempérament n'a ni goûts ni passions ; or, les passions ne sont autre chose que des *désirs de sensations ;* d'où il suit que puisque le lymphatique ne désire pas sentir, il ne doit pas désirer d'imaginer, puisque cette faculté, comme nous l'avons dit au commencement de cet opuscule, n'est que le résultat des sensations éprouvées.

Le climat. Je n'examinerai pas quelles modifications présente l'imagination chez les divers peuples situés dans les différens climats ; cette question m'entraînerait trop loin ; je dirai seulement ici en principe général que : *l'imagination est d'autant plus vive et plus exaltée, que le climat est plus chaud, la température plus sèche, et le soleil plus ardent* (1) ; que le contraire a lieu dans les pays froids. C'est dans les pays chauds en effet qu'on rencontre les esprits ardens, livrés sans réserve à tous les transports de leurs passions ; c'est

(1) C'est lorsque ces trois circonstances se trouvent réunies que la sensibilité est la plus vive ; or l'imagination, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, est toujours en raison directe de la sensibilité. Il faut bien remarquer cependant que je ne parle ici que des chaleurs habituelles ; car les grandes chaleurs qui surviennent tout à coup dans les pays froids affaiblissent l'imagination, parce qu'elles émoussent la sensibilité en énervant les organes des sens. Le poëte Milton était incapable de travailler quand il faisait chaud.

dans ces pays que se trouvent ces âmes *sentantes*, pour qui les désirs sont des besoins impérieux, et qui, non contens du présent, voudraient encore jouir du passé; c'est là que le délire des sens donne naissance tour à tour aux idées les plus sublimes, ou aux visions les plus déplorables; c'est là que les hommes ont le plus de talent pour l'éloquence et pour les arts d'imagination; car c'est là, comme le remarque Fontenelle, que les désirs sont des flammes, et les idées des métaphores.

Quelles différences les pays froids nous présentent sous ce rapport! Dans le nord, quoique les hommes aient les réflexions profondes, le jugement solide, leur imagination ne diffère presque pas de la pensée; et quoique leurs passions soient fortes elles sont presque toujours raisonnées. La nature semble avoir mis ces peuples à l'abri des sensations, afin de les garantir du froid; c'est ce qui fait qu'on chercherait vainement dans ces pays les chefs-d'œuvres du génie, qui sont les enfans de l'imagination. On ne sait même, dit Fontenelle, si on peut jamais espérer de voir de grands auteurs dans la Laponie et dans les pays qui l'environnent.

Les institutions civiles et les coutumes des peuples.

Qu'on ne croie pas que les climats sont suffisans pour opérer les différences qu'on observe dans l'imagination des différens peuples; La Grèce, par exemple, est toujours située sous le même ciel, et cependant elle ne donne plus naissance à des poëtes comme Homère; Athènes existe encore, mais elle n'est habitée que par des Turcs; et Sparte, si fière autrefois de son indépendance, ne donne plus le jour qu'à des esclaves (1). La différence

(1) Une nouvelle preuve que le climat ne suffit pas pour opérer les différences qu'on remarque dans les conceptions des différens peuples, et que leurs lois et leurs usages y contribuent pour beaucoup, c'est qu'on trouve des images aussi hardies et des productions aussi brillantes dans les poésies des anciens Ecossais et des Irlandais que dans les contes des Arabes et des Persans.

si remarquable qu'on trouve entre les Grecs d'à présent et ceux d'autrefois tient, on n'en peut douter, à d'autres causes qu'à celles du climat ; les institutions nouvelles de ces peuples doivent certainement y avoir contribué pour beaucoup. Les Turcs, maîtres de ces pays, ont fermé les écoles où enseignaient autrefois Socrate, Pythagore, Platon ; et comme les études, en même temps qu'elles augmentent nos connaissances, perfectionnent aussi les sensations que nous éprouvons, il s'ensuit que leur absence doit diminuer l'imagination de ces peuples, par la raison bien simple que leur mémoire ne peut leur rappeler qu'un petit nombre de sensations. Combien d'autres causes encore doivent concourir à faire rester ces peuples dans la barbarie (1) ! Opprimés par un joug qu'ils ne se sentent pas la force de secouer, ils ressemblent à ces vieillards dont on fait ce que l'on veut, parce qu'ils n'ont plus assez de forces d'esprit pour *vouloir* être libres. Abrutis par l'esclavage, les Grecs n'ont plus cet enthousiasme qu'ils avaient autrefois pour tout ce qui était grand ; ils ne sont plus enflammés de cet amour qu'ils avaient pour leur patrie, et l'espèce de fanatisme dont ils étaient animés pour leur liberté s'est éteint avec elle. Avilis par le despotisme auquel ils sont accoutumés, ils ne s'imaginent plus qu'il pourraient secouer le joug qui les opprime, parce qu'ils ne sentent plus les fers qui les enchaînent.

Oui, je le répète ; les institutions civiles doivent contribuer pour beaucoup à modifier l'imagination des différens peuples ; les productions des Espagnols, par exemple, manquent de vigueur, parce que chez eux le fanatisme triomphe encore du bon sens et de la raison. Rome, qui vit naître dans son sein Ovide, Horace et Virgile, ne nous offre plus maintenant que l'exemple déplorable

---

(1) L'usage de l'opium, que les Grecs ont pris des Turcs, doit avoir contribué aussi à éteindre leur imagination, puisque cette substance, comme tout le monde le sait, diminue, et même abolit la sensibilité.

d'une ville où la liberté de la pensée est interdite, et où conséquemment on ne rencontre plus les chefs-d'œuvres du génie.

Une cause bien grande encore des différences qu'on rencontre dans l'imagination des différens peuples, ce sont les coutumes et les usages de ces mêmes peuples. Les Caraïbes, dont on comprime la tête tandis qu'ils sont encore jeunes, restent toujours idiots et barbares : et ces habitans de la Côte-d'Or, qui éteignent en quelque sorte leur sensibilité en se faisant de nombreuses incisions sur le corps ; ces peuples, dis-je, doivent presque ignorer ce que c'est que d'imaginer ; aussi rencontre-t-on rarement chez eux les nombreuses maladies qu'enfante l'imagination ; bien différens en cela des faquirs et des derviches de l'Inde, que leurs coutumes, leurs usages et leur religion disposent si fort aux maladies nerveuses, qui prennent leur source dans les puissans effets de cette faculté.

Le régime.

Je ne m'arrêterai pas à examiner l'influence particulière que l'usage de six choses nommées improprement *non-naturelles* peut avoir sur l'imagination ; cette recherche deviendrait fastidieuse, et ne servirait qu'à prouver une chose que personne n'ignore; savoir, que l'imagination est d'autant plus vive et d'autant plus active, que les organes des sensations sont plus excités. Tout le monde sait, par exemple, qu'une nourriture habituelle, saine et abondante, augmente l'imagination ; qu'une diète sévère, au contraire, l'abolit presque entièrement. Et qui n'a point éprouvé l'influence qu'un bon repas peut avoir fait sur cette fonction (1) ? A peine avons-nous bu quelques verres d'un vin généreux, que bientôt les idées les plus riantes viennent en foule se présenter à nous ; que bientôt nos pensées deviennent des images ; que bientôt

(1) D'après tout ce que j'ai dit de l'imagination, ne pourait-on pas la regarder comme une fonction dont les organes sont les différentes parties du cerveau qui nous procurent la mémoire et la sensibilité ?

enfin nous sentons ce que nous éprouvions à peine l'instant d'avant. Notre imagination, alors vivement excitée comme toutes les autres fonctions, embellit tout ce que nous présente notre mémoire, et nous imaginons ce à quoi nous n'aurions pas songé un moment plutôt. Je ne sais comment *Tissot*, dans son Traité de la santé des gens de lettres, a avancé qu'il ne fallait jamais boire de vin, si l'on voulait, dit-il, *avoir le génie plus net, la mémoire plus ferme et les sens plus exquis.* Le vin, pris modérément, doit certainement produire un effet tout contraire; aussi les poëtes célèbres ont-ils fait l'éloge du vin; et notre bon *Hippocrate* lui-même n'était certainement pas l'ennemi de Bacchus, lorsqu'il conseillait à ses disciples de s'enivrer au moins une fois par mois.

Je le répète, toutes les choses improprement nommées *non naturelles*, dont l'action est d'exciter notre mémoire et notre sensibilité, doivent activer notre imagination, qui doit diminuer lorque ces causes agissent dans un sens contraire.

Les différentes circonstances de la vie.

Certaines circonstances de la vie, ou certain état dans lequel nous nous trouvons, peuvent augmenter, peuvent diminuer, peuvent même donner une direction particulière à notre imagination. Quoique ces différences dépendent de causes semblables à celles qui font varier nos autres fonctions, nous ne pouvons cependant pas nous rendre un compte exact du mécanisme par lequel elles ont lieu. Qui pourrait dire, par exemple, pourquoi, lorsque toutes les mêmes circonstances se rencontrent, lorsque tous les mêmes objets qui nous environnent sont pour nous dans les mêmes rapports, qui pourrait dire, comment et pourquoi il se fait que notre mémoire nous présente des images différentes, et que nous imaginions des choses qui ne se ressemblent pas? Pourquoi sommes nous gais aujourd'hui et tristes demain sans aucune cause sensible? C'est parce que nous ne pouvons connaître d'une manière précise quels sont les organes particuliers aux fonctions de l'entendement, que nous devons ignorer par quel mécanisme

elles s'exécutent. C'est ainsi qu'on ne saurait expliquer, par exemple, pourquoi l'imagination d'un homme qui fait une fièvre méningo-gastrique est triste; tandis qu'elle présente quelquefois des objets gais et rians à l'esprit de celui qui est atteint de phrénésie? Qui pourrait expliquer aussi pourquoi le phthisique espère toujours de guérir? Comment pouvoir concilier l'espoir qu'il a d'un rétablissement prochain avec la diminution si sensible de ses forces? C'est une chose dont j'ai plusieurs fois inutilement cherché à me rendre compte. Le phthisique sent tous les jours s'aggraver son état; chaque instant vient diminuer le nombre des sensations qu'il éprouvait; mais en même temps que toutes ses facultés diminuent simultanément, je ne sais quelle douce illusion, quelle agréable erreur vient s'emparer de son esprit et l'aveugler sur sa situation; c'est dans l'avenir que son imagination va chercher les images riantes d'un bonheur futur; il croit toujours qu'il va le goûter; et quoique sa maladie augmente, le malheureux ne s'apperçoit pas qu'il ne pourra point réaliser ses brillantes chimères; son imagination lui présente toujours un avenir fortuné, et il se console de ne pouvoir en jouir en disant : *Ce sera pour demain.* C'est ainsi que, bercé par les douces illusions de l'espérance, il arrive au terme fatal, et qu'il quitte la vie en rêvant son retour à la santé. Ma pauvre mère, en me donnant le dernier baiser, me disait encore : « Sois » tranquille, demain il ira mieux, et nous ferons une petite fête » qui nous fera oublier que nous avons été tristes aujourd'hui. »

Outre toutes ces causes qui agissent sur l'imagination, et que je viens d'examiner successivement, on trouvera peut-être que j'en ai encore omis beaucoup d'autres qui influent singulièrement sur cette faculté. Mais, en supposant que la marche que j'ai suivie m'ait fait oublier plusieurs de ces rapports, je crois qu'il me suffit d'avoir désigné ceux dont l'action est la plus puissante, puisque ce que je dirais des autres ne serait qu'une répétition ou une conséquence des principes que j'ai émis au commencement de cette dissertation, et sur lesquels je suis déjà revenu plusieurs fois.

Comme je l'ai déjà démontré, l'imagination, qui peut être modifiée par les choses dont je viens de donner l'analyse, exerce à son tour l'action la plus puissante sur nos organes et sur leurs fonctions. Dans l'état naturel, il n'en résulte rien qui soit contraire à la santé; mais si, par une cause quelconque, l'imagination vient à se diriger plus particulièrement sur une de nos fonctions, de manière à ce que les autres ne soient plus excitées alternativement dans de justes proportions, bientôt il en résulte des maladies d'autant plus graves, que ces choses réagissent en s'unissant de manière à la rendre plus puissante. C'est ainsi que les maladies produites par l'imagination attaquent de préférence la jeunesse et le sexe féminin; c'est ainsi qu'elles surviennent si souvent aux personnes d'un tempérament mélancolique, que ce tempérament lui-même est presque une maladie; c'est pour cela enfin qu'elles sont si fréquentes lorsque le climat, le régime et les institutions civiles viennent concourir à augmenter encore l'action étonnante de cette faculté.

Par une raison inverse, l'imagination doit avoir le pouvoir de rétablir l'équilibre dans nos fonctions, lorsqu'elles sont troublées dans les rapports qu'elles ont les unes avec les autres : elle doit donc avoir le pouvoir de guérir également beaucoup de maladies comme elle a celuide les occasionner. C'est aussi ce que l'expérience confirme chaque jour; et ce n'est point à tort que M. le professeur *Richerand* a comparé l'imagination à la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle faisait.

Ce serait certainement ici le lieu de citer des exemples et des observations propres à prouver combien est grand le pouvoir de l'imagination, tant pour occasionner que pour guérir un grand nombre de maladies. Si je ne craignais de devenir ennuyeux, je pourrais rapporter à ce sujet une infinité d'observations curieuses que j'ai rassemblées depuis plusieurs années; je pourrais même citer un grand nombre de faits que j'ai observés moi-même, et qui me paraissent extrêmement intéressans mais je me propose

de traiter ce sujet dans une occasion où je pourrais y employer plus de temps et de travail.

Quelque grand que soit l'empire de l'imagination sur notre économie, quelques écrivains ont voulu l'étendre encore plus loin ; non contens d'admirer son étonnant pouvoir, ils ont ajouté foi à des prodiges chimériques. Trompés par l'apparence ou séduits par le merveilleux, ils ont adopté des opinions absurdes et ridicules, et n'ont même pas craint d'employer tous leurs talens pour les défendre. D'autres écrivains au contraire, et c'est le plus grand nombre, n'ont vu dans l'imagination qu'un effet secondaire des passions ; et sans remarquer que c'était elle qui donnait naissance aux passions, ils ont attribué aux effets ce qui ne devait être rapporté qu'à la cause. Ils ne seraient pas tombés dans cette erreur s'ils eussent songé que les passions sont des désirs de sensations, et que ces désirs sont les images d'un objet que notre mémoire nous rappelle, que nos sens souhaitent, et que notre imagination convertit en besoins impérieux.

Ici finit ce que je me proposais de dire dans ma thèse sur l'imagination. J'ai eu pour but d'analyser une faculté qui m'a semblé mériter la plus grande attention de la part du médecin, à cause de son action et de son étonnant pouvoir sur l'économie. J'ai examiné en détail, autant qu'il me l'a été possible, les rapports que l'imagination pouvait avoir avec nos fonctions, et réciproquement ceux que nos fonctions pouvaient avoir avec l'imagination. J'ai cherché à approfondir surtout l'action des différentes choses qui agissent sur cette faculté, parce que j'ai cru que cet examen était indispensable, si l'on voulait mettre à profit les changemens qu'elle subit lorsqu'elle est modifiée par ces mêmes choses. Il m'a semblé en effet que ce n'était que par cette méthode, qu'on pouvait parvenir à établir des règles propres à la faire servir à prévenir ou à guérir un grand nombre de maladies.

On trouvera sans doute que je n'ai rempli que très-imparfaitement la tâche que je m'étais imposée ; mais je prie messieurs les

Professeurs devant qui je dois soutenir cette thèse, de vouloir observer que le peu d'habitude que j'ai d'écrire, m'a fait rendre souvent très-imparfaitement des idées qui pouvaient être bornées par elles-mêmes. Je les prie de remarquer en outre que les soins que j'ai mis pour examiner l'imagination dans tous ses rapports doivent avoir été souvent infructueux, parce que ces rapports n'ont pu toujours être soumis aux considérations générales que je voulais établir. Je n'ai pu parler, par exemple, de certaines constitutions ou de quelques dispositions particulières à chaque individu qui font qu'il se représente plutôt l'image de tel objet que celle de tel autre. J'ai dû m'abstenir aussi de parler de l'influence particulière que le régime considéré dans ses détails, les habitudes, etc., peuvent avoir sur la faculté qui fait le sujet de cette dissertation. Il m'eût fallu entrer pour cela dans une foule de considérations qui me paraissaient étrangères à mon sujet.

Je me suis attaché de préférence à chercher à prouver que l'imagination pouvait être modifiée par une foule de choses que j'ai déterminées le mieux qu'il m'a été possible. Il m'a semblé qu'en indiquant l'action que certaines choses ont sur l'imagination, ainsi que les modifications qu'elles peuvent lui faire subir, j'indiquerais en même temps celles qu'il importe le plus d'éloigner pour que cette faculté ne devienne pas nuisible à l'économie. J'ai cru d'ailleurs qu'il était bon de fixer l'attention des médecins sur un point si important, et cependant si peu étudié.

Tel est le but que je me suis proposé ; trop heureux si je suis parvenu à l'atteindre, et si messieurs les Professeurs daignent me pardonner d'avoir osé entreprendre un sujet aussi élevé, qui, je crois, n'a point encore été traité, ou ne l'a été que très-imparfaitement.

HIPPOCRATIS SENTENTIÆ QUÆDAM.

I.

Habent enim (Europæi) calores vehementes, et hyemes acres, ac imbres multos, rursùsque squalores diuturnos, et ventos multos, ex quibus multa et omnis generis mutationes contingunt.... quocircà eos qui Europam incolunt, plus animi quàm Asiaticos habere censeo. *Sect.* 3, *lib. de aëre aquis et locis.*

II.

At (homines) qui gracilia et arida loca, aquis carentia et nuda tenent.... sunt moribus et animi appetitionibus sibi nimis placentes et superbi, et in conceptâ opinione permanentes. *Ibid.*

III.

Et per concilii inopiam quòd morbum (sacrum) non cognoscunt, illi divinitatem asservant, perfacilè parabilem verò curationis modum, ei medentur, cum expiationibus et incantationibus ab eo liberentur. *Sect.* 3, *lib. de morbo sacro.*

IV.

Lætari mente in omni morbo, bonum. *Sect.* 5, *lib. de morbis.*

V.

Mens autem increscit cùm adest sanitas, cujus curam habere eos qui rectè sentiunt præclarum est. *Sect.* 8, *de naturâ humanâ.*